

LE MYTHE DE SISYPHE

Jacques Marblé

Le mythe de Sisyphe a ceci de particulier qu'il est connu de tous pour le supplice du rocher dont est victime le roi de Corinthe : il doit en effet déplacer du bas en haut d'une montagne, située aux Enfers, un rocher qui retombera inmanquablement sitôt atteint son but . Mis en exergue par CAMUS pour illustrer l'absurdité de la condition humaine, ce mythe évoque irrésistiblement la notion de répétition. Mais, la raison pour laquelle Sisyphe fut condamné si lourdement reste obscure.

Plusieurs versions existent sur la manière dont Sisyphe irrita Zeus au point d'être condamné à mort. Il n'est pas question ici de les détailler, mais retenons simplement que Sisyphe, fondateur de la ville de Corinthe, décrit tantôt comme un honnête homme, tantôt comme plein de ruse, se serait trouvé être témoin d'une mauvaise action de la part de Zeus et l'aurait dénoncé : c'est alors que Zeus lui envoie Thanatos, génie de la mort, pour le punir, que l'histoire véritablement commence, permettant de ranger Sisyphe au banc des grands damnés de la mythologie.

En effet, celui-ci, refusant son sort, commence par enchaîner Thanatos, ce qui a pour effet immédiat d'arrêter toute forme de mort sur terre : on imagine le désordre en résultant! Furieux, Zeus est obligé d'envoyer Arès, dieu de la guerre, libérer Thanatos. Sisyphe, toujours peu désireux de mourir, invente un stratagème pour tromper Thanatos: il prescrit à sa femme, Mèropée, de jeter son corps sans sépulture sur la place publique, sans lui rendre les honneurs funèbres. Arrivé dans le royaume des morts, arguant du fait qu'une femme traitant son mari de la sorte mérite un châtement, il persuade Hadès de le laisser remonter sur terre se venger, promettant de revenir chose faite.

Revenu de la mort, provisoirement ressuscité, Sisyphe reprend une vie paisible auprès de

Mèropée et "oublie" de redescendre aux Enfers . Voilà de quoi Zeus le punit lors de sa belle (et définitive) mort : d'être un "trompe la mort". Il est revenu du royaume des morts après s'être vu, mort, son cadavre jeté dans le sable, ce qui n'est pas sans rappeler la raison pour laquelle Antigone se fera enterrer vivante, à savoir le refus de Créon d'enterrer le corps de son frère.

Il s'est aussi un temps approprié les prérogatives de Zeus : décider de la vie ou de la mort sur terre, la sienne comme celle des autres. Voilà deux transgressions de l'ordre établi assez graves pour mériter un châtement exemplaire le poursuivant pour l'éternité.

Tuer ou être tué : tel est l'éternel dilemme du guerrier qui, par définition, ne peut évoquer son acte que de retour, de retour de la guerre après avoir trompé la mort. Or l'expérience montre que peu de soldats parlent, certains imposant un lourd silence sur toute leur famille. De même pour les camps de concentration : pour un Primo Levi ou un Jorge Semprun, combien d'hommes ou de femmes claquemurés dans leur silence ? Le traumatisme psychique, longtemps marqué par un silence brisé par les seuls cauchemars nocturnes, à l'image de De Gaulle ou de Bettelheim, est dorénavant sorti de la méconnaissance, du fait de l'avènement de la psychiatrie militaire et, surtout, humanitaire. Bien plus, on assiste avec les éléments d'actualité que l'on connaît, à un renversement complet de la tendance. Il faut maintenant prévenir le traumatisme et intervenir le plus tôt possible. Chaque sujet se dit traumatisé qui par son employeur, qui part son conjoint, qui par la télévision... Notre société est-elle réellement plus violente ou les individus deviennent-ils de plus en plus intolérants au moindre soupçon de violence ? Distinguer la violence imaginaire de la violence réelle devient parfois nécessaire devant

cette inflation de l'Autre qui n'existe pas à l'envers...

Je voudrais dans cet atelier partir de ce point particulier et reposer cette question éternelle du traumatisme psychique, à la lumière de 2 boussoles que nous tendent Freud et Lacan à ce propos : en quoi réside le trauma ? et plus précisément, toute violence est-elle trauma , et inversement ?

FREUD dans « Au delà du principe de plaisir » distingue effroi, peur et angoisse (5) : peur et angoisse sont liées à l'attente d'un danger, mais la peur connaît son objet, alors que l'angoisse l'ignore. On sait de quoi on a peur, alors qu'on est angoissé justement lorsqu'on ne sait pas ce qui nous attend. « Quant au terme d'effroi (shreck), je cite FREUD, il désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé ». Ces trois termes très proches désignent des expériences que, précisément, la psychiatrie de guerre rapproche, fatigue de combat, choc de combat, pour arriver au modèle du stress. Ce n'est pas pour rien que FREUD décrit cette séméiologie à l'issue de la guerre de 14-18, et son article, comme vous le savez, va s'appuyer sur la compulsion de répétition, à partir des cauchemars des névroses traumatiques de guerre précisément, pour introduire la pulsion de mort. Il met l'accent sur le facteur surprise, l'angoisse préparant le sujet.

C'est plus tard, dans « Inhibition, symptôme, angoisse », que FREUD précisera que l'angoisse est en relation avec l'attente, et qu'elle a pour caractères l'indétermination et l'absence d'objet : « Dans l'usage correct de la langue, son nom lui-même change lorsqu'elle a trouvé un objet et il est remplacé par celui de peur » (4). En d'autres termes, l'angoisse, née de l'attente, a besoin d'un nom pour se nommer peur. Le soldat a horreur de l'attente (Cf le désert des Tartares de Buzzati).

L'angoisse est une peur sans nom, mais pas sans objet, nous dit Lacan qui relève cependant dans son séminaire sur « L'angoisse » que le FREUD de 1926 reconnaît quand même à l'angoisse un objet : c'est l'angoisse-signal d'un danger. « L'angoisse n'est pas sans objet » en conclue donc LACAN qui rapprochera, comme FREUD, angoisse et peur, la peur désignant un danger extérieur, l'angoisse signalant un danger intérieur. (6) Mais pour lui, le plus important est l'adéquation de la peur à son objet (il est normal

d'avoir peur d'un missile), contrairement à l'angoisse qui signe une inadéquation fondamentale à un objet par essence caché. C'est la notion de réel « dans ce qu'il peut avoir de nécessaire et d'irréductible pour l'homme dans sa division », (« quelque chose qui est le reste, le a ») qui permet à LACAN, dès ce séminaire, de définir l'angoisse comme le seul affect qui ne trompe pas : l'angoisse, c'est l'affect qui signale la proximité du réel et de son élément de certitude, celle de l'objet soutien du désir et de l'abord de l'autre.

L'effroi, c'est autre chose, un franchissement se produit...de manière accidentelle, c'est d'ailleurs cette notion d'accident qui signe pour Lacan la rencontre, par essence, manquée avec le Réel (Cf l'accident de la circulation dans la vie civile ordinaire qui renvoie à chaque fois des images de guerre). Fidèle à FREUD, il opposera au couple peur-angoisse le schreck freudien, l'effroi, pour introduire le réel. L'effroi, c'est l'effet de surprise produit par une rencontre, par nature ratée, avec le réel. La fonction de la Tuche, c'est le traumatisme dans son acception du FREUD de « l'au delà du principe de plaisir ». Il s'en suit l'Automaton de la répétition, le prix à payer ce cette rencontre interdite que paye Sisyphe. « Le réel est celà qui gît toujours derrière l'automaton, et dont il est si évident, dans toute la recherche de FREUD, que c'est là ce qui est son souci »(2) martèle Lacan dans le Séminaire XI.

Mais de quel réel s'agit-il si ce n'est celui de la mort ? Dans le trauma, le sujet s'est "vu mort" : il a cru sa dernière heure arrivée et, comme Sisyphe, s'est vu, cadavre jeté dans le sable. Ce corps, ce peut être celui du sujet, laissé pour mort sur le champ de bataille ou ne devant son salut, lui aussi, qu'à une ruse : faire le mort . Cela peut être celui de l'Autre, le copain, le passager, tué sous ses yeux, tué parfois à sa place : en temps de guerre pas plus qu'en temps de paix, comme le souligne FREUD dans "Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort", le sujet ne peut se représenter sa propre mort, irrémédiablement condamnée à l'imaginaire. Seul le corps de l'Autre vient ainsi figurer le Réel de la mort. Ce Réel peut se présenter aussi sous des aspects moins passifs : le sujet est alors acteur de la mort de l'Autre, dans des circonstances "légalisées" par la guerre évidemment, mais aussi dans des circonstances moins claires "hors les lois de la guerre". Il est ici celui qui, comme Sisyphe, s'est approprié pour sa propre jouissance les

prérogatives de décider de la vie ou de la mort de l'Autre . Jouissance masochiste d'un coté, jouissance sadique de l'Autre, le sujet qui cède sur son désir et dépasse le quantum de jouissance autorisé par la guerre rencontre ici bien plus que la mort . Lacan n'indique-t-il pas dans le Séminaire XXI que la jouissance du combattant est incalculable et que cet « Au delà » dont parlait FREUD était de l'ordre d'un savoir sur la mort. « Nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Ce qui est important et ce qu'a frôlé FREUD à cette occasion, c'est qu'il n'y a de mort que là où il y a reproduction de type sexuel » d'où le lien avec la sexualité que les détracteurs de Freud avaient cru malin de dénier justement dans la névrose traumatique.

Je repense ainsi à cet ancien combattant fasciné par le cadavre d'un de ses ennemis qu'il venait de tuer et précisément par sa boîte crânienne dont s'échappait avec un petit bruit de la matière cérébrale. Il reviendra l'enterrer lui-même dans la nuit, à l'inverse de Sisyphé, comme Antigone, avec les honneurs militaires, pour ne plus entendre ce bruit, qui le réveille souvent 40 ans après. LACAN signale à l'occasion que « le Réel peut se représenter par l'accident, le petit bruit, le peu de réalité qui témoigne que nous ne rêvons pas ». Ce soldat était fasciné par ce qu'il comparait lui-même à la jouissance sexuelle, reliant ainsi le sexe et la mort.

La première condition nécessaire, mais pas suffisante au trauma, est donc la rencontre avec la mort. Je laisserai de coté aujourd'hui la deuxième condition nécessaire, le fantasme, dont Lacan fait le pendant pour bomer le réel dans le Séminaire XI. Mais cette rencontre avec la mort doit-elle pour autant être toujours si réelle pour signer le trauma ? Une analysante me décrivait récemment cette scène de son enfance où son père s'amusait à faire peur à ses enfants : elle y avait si bien cru qu'elle s'était vu morte. Inversement, certains sujets peuvent se dire traumatisés au sens freudien du terme lorsqu'ils se trouvent surpris en position d'objet dans le désir de l'autre, faisant ainsi le jeu du retour à l'inanimé de la pulsion de mort, sans que pour autant la mort réelle, le cadavre, soit là. A chacun son trauma, à chacun son réel, à chacun son fantasme et donc son écran. L'objet, comme le cadavre, corps redevenu objet, est probablement à voiler d'un linceul dont Antigone et Sisyphé montrent chacun à leur manière

l'absolue nécessité, sauf à prendre le risque de tromper la mort, avec les conséquences que l'on sait....